ÉLOGE

DE

Paul SEGOND





Otto phot

ÉLOGE

DE

PAUL SEGOND

(1851-1912)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 20 JANVIER 1915

PAR

M. FÉLIX LEJARS

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

—

1915



ÉLOGE

DE

Paul SEGOND

(1851-1912)

Je croyais n'écrire cet Éloge qu'après la tourmente, et j'avais réservé, pour un jour lointain de sérénité, les documents et les souvenirs. Vous en avez décidé autrement. Vous avez bien fait. C'est une belle figure française que j'ai à faire revivre devant vous, et si, dans les conditions présentes de pensée et de vie, j'en retrace mal la finesse et le modelé, l'évocation toute simple n'en restera pas moins d'une singulière opportunité.

Hélas! s'il revenait aujourd'hui parmi nous, Paul Segond, une sombre douleur ternirait son regard; il porterait le deuil d'un héros tombé au champ d'honneur, le petit-fils de son maître Trélat, devenu son fils à lui. Mais, sous la cruelle épreuve de guerre, il se serait redressé encore, et nous le verrions, pâle et grave, dans sa magnifique prestance, dans ses allures de puissance et de force. Inclinons-nous avec un respect infini devant la tristesse des siens, et suivons l'exemple qu'il nous eût donné. Faisons taire un instant nos émotions et nos alarmes, pour contempler la grande image qu'il nous a laissée.

*
* *

Image de vie, s'il en fût. C'est par la vie, intense, ardente, débordante, que se personnifient la carrière et l'œuvre de Paul Segond, et tel est le secret de sa maîtrise indiscutée.

Son hérédité explique, du reste, en partie cette vaillance exubérante dont il devait toujours faire preuve, et qui s'annonça dès sa prime jeunesse.

La famille Segond est originaire de Callian, dans le Var, au pays des chauds rayons et des brillantes couleurs. Elle y compterait six générations successives; elle aurait un meunier pour lointain ancêtre. Toujours est-il que le grand-père de Paul Segond, chirurgien-major de l'armée sous le Premier Empire, s'était retiré à Callian, après la campagne d'Espagne. Ce fut là que naquit le père de notre ancien président.

Curieuse physionomie, celle-là. Louis-Auguste Segond fut, en

même temps, bibliothécaire adjoint de la Faculté et agrégé d'anatomie; en 1848, on le trouve secrétaire de la Société de Biologie, au bureau de la fondation. Sa vie fut des plus mouvementées; cet anatomiste, ce savant était aussi un remarquable ténor; en 1854, trois ans après la naissance de son fils Paul, il partait chanter en Amérique, et, de retour en Europe, il poursuivait ses tournées en Italie. Il revint enfin se fixer à Cannes, où il reprit pour un temps l'exercice de la médecine, puis il retournait, lui aussi, au pays natal. Près de Callian, il fit édifier la propriété, que son fils, plus tard, devait tant aimer, et dont il parlait volontiers, dans les dernières années, sans trop y croire peut-être, comme de sa prochaine et tranquille retraite.

Artiste, médecin, anthropologiste, bibliographe, Louis-Auguste Segond était d'une séduction particulière; il avait l'esprit ouvert à toutes les curiosités humaines, et l'on découvrit dans ses tiroirs, après sa mort, près de soixante cahiers de notes et d'essais. Sa conversation était étincelante. Son fils l'adorait.

Paul Segond, lui, était né à Paris, le 8 mai 1851, à l'Etablissement des Sourds-Muets, chez son grand-père maternel, M. de Laneau, qui en était directeur. Sa mère était Bourguignonne; elle a vécu jusqu'à soixante-dix-huit ans, fière et jalouse de lui.

De bonne heure, il entra au collège Sainte-Barbe; il y était un peu en famille: son arrière-grand-père de Laneau en avait été le fondateur. Il s'y montra d'abord un parfait élève; une année même, il eût tous les prix. Mais, en vérité, il n'avait rien du « fort en thème ». La sève printanière monta vite chez lui; à quatorze ans, il étouffait entre les murs du collège, et s'évadait. La fugue parut trop grave pour être pardonnée; il dut retourner dans le Midi, chez ses parents.

Bientôt une ambition inattendue lui vient : il rêve la liberté entre le ciel et l'eau, il veut être marin et se présenter à l'École navale. Il passe à Toulon, chez les Maristes, six mois de préparation; il travaille, cette fois, à plein collier; il devient « très fort en mathématiques », ce fut à l'épreuve d'anglais que finalement il échoua.

Ainsi tombaient ses projets nautiques. Il revient à Paris, et rentre à Sainte-Barbe. A dix-huit ans, après ces études un peu heurtées, il était bachelier.

En 1869, il devient étudiant en médecine. Ce n'était pas, semble-t-il, une vocation particulière qui lui avait fait embrasser la carrière médicale. L'École polytechnique l'eût attiré, car il avait gardé une singulière prédilection pour les mathématiques, dont il avait poursuivi l'étude avec Laffitte; mais le moment était déjà

passé d'y concourir. D'autre part, le droit et la chicane lui inspiraient une répulsion insurmontable.

Il choisit donc la voie médicale sans grand enthousiasme, et l'on commettrait aussi une erreur historique, en affirmant qu'il la suivit d'abord avec beaucoup d'ardeur. La guerre, du reste, ne tarde pas à éclater; il a dix-huit ans et demi, il n'est pas appelé; bientôt il s'engage. On l'envoie à Draguignan faire ses classes; il devait y rester jusqu'à la fin de la campagne.

En 1871, il redevient élève à l'ancienne École pratique, élève joyeux, bruyant, qui peinait fort peu, et chantait à tue-tête. Ses camarades, — ils se font un peu rares, déjà, — se rappellent tous avec allégresse ce beau garçon, si jovial, si franc, qui menait la vie à pleines voiles.

Il s'assagit un peu, lorsque Pozzi, alors aide d'anatomie, l'eût pris avec lui, dans son pavillon; il s'y trouvait en compagnie de Masséna, duc de Rivoli et de Paul Mounet; je ne saurais dire si ces collaborateurs de marque lui donnaient le bon exemple : il mettait, en tout cas, à le suivre, une particulière modération.

En février 1873, il se marie ; il avait vingt-deux ans. « C'était un tableau charmant, écrit Reclus, que ces deux êtres, beaux et bons, modestes et glorieux à la fois, échappés, l'un à son lycée, l'autre à son institutrice, marchant à la conquête de la vie, fièrement appuyés l'un à l'autre. »

A la fin de la même année, Paul Segond est nommé le premier à l'externat. La surprise fut générale; elle se renouvelait l'année suivante, où, d'emblée, à la suite du plus brillant concours, il était interne. C'était une transformation aussi radieuse que brusque : l'amour avait fait ce miracle, ou, pour mieux dire, la splendide et fière nature de Paul Segond s'était révélée à elle-même; il n'était plus seul, il voulait « arriver » pour la frêle et douce compagne qu'il avait associée à sa vie, et l'on comprend dès lors la souveraine influence qu'elle exerça sur lui.

Ils habitaient alors un cinquième étage, boulevard Saint-Michel, près du jardin du Luxembourg. C'était là que, tous les vendredis, on dînait entre amis; et les amis s'appelaient Berger, Nélaton, Champetier de Ribes, Kirmisson, Jalaguier, Quénu, Poisson (de Nantes), d'autres encore.

Segond avait déjà ces grandes allures que nous avons connues. Ce fut, en 1880, à l'École pratique de la rue Vauquelin, que je le vis pour la première fois; et l'impression qu'il produisait sur nous, jeunes étudiants, m'est encore présente. Nous admirions ce beau prosecteur, qui opérait si bien et qui parlait si chaudement; et puis, une douce idylle courait sur lui : « Il a fait un mariage

d'amour, et sa jeune femme le fait travailler. » Et voilà comment le joli ménage était entouré, sans le savoir, d'une poétique popularité.

En vérité, Paul Segond travaillait avec acharnement. Il avait trouvé, du reste, à l'École pratique, le maître, le grand façonneur d'âmes, qui devait exercer sur sa carrière, comme sur tant d'autres, une action définitive, le « patron », comme il l'appela toujours, Farabeuf. « Il est adroit », disait de lui Farabeuf, et l'éloge était immense.

Toutes les étapes furent vite franchies; chef de clinique de son maître Trélat, en 1882, Segond était nommé, l'année suivante, chirurgien des hôpitaux et agrégé.

Ses leçons d'agrégation sont restées fameuses, et ceux de mon âge s'en souviennent comme de vibrantes émotions de jeunesse. A le voir si maître de lui, si brillant, si entraînant, on ne se fût jamais douté de la triste nuit qui avait précédé l'épreuve; il la passait sur une chaise, la tête dans ses mains, pâle, en sueur, frissonnant. Plus tard, il garda toujours cette appréhension presque maladive du discours à tenir, de la leçon à faire : c'était la rançon de sa belle assurance.

Bientôt, il devenait le chirurgien le plus occupé de Paris, et dès lors commença la vie extraordinaire, je ne trouve pas d'expression meilleure, qu'il devait mener pendant de longues années. Il opérait à toute heure du jour ou de la nuit, mangeait n'importe où, se couchait à deux ou trois heures du matin, pour dormir quatre ou cinq heures seulement. On lui avait fait une réputation d'inexactitude, qu'il méritait presque intégralement; une heure ou deux de retard aux rendez-vous n'avaient rien d'exceptionnel; quand il arrivait enfin, son large sourire et sa franche gaîté dispersaient d'un coup tous les nuages. Il avait de si bonnes raisons! La meilleure, celle qu'il ne donnait pas, c'était la belle passion de vivre qui le possédait tout entier. Il vivait en artiste sa rude carrière chirurgicale, insoucieux du temps et de l'heure, ignorant la fatigue. Il ne se reposait jamais; s'il lui arrivait de prendre quelques journées de vacances, « c'était terrible », m'a-t-on confié dans son entourage, tant il savait imprimer d'activité fébrile à ce soi-disant répit.

Quoi qu'il en fût, les besognes de la clientèle ne l'absorbaient pourtant pas tout entier. S'il venait tard à l'hôpital, comme Trélat, il n'y ménageait ni son temps ni sa peine; il y apportait surtout une conscience des plus ombrageuses, et qui ne se fût jamais prêtée aux expériences opératoires. Il s'acquittait avec une rigueur particulière de toutes les fonctions dont il était chargé. Ses vrais

amis le répétaient : « Lorsque Segond accepte un titre, il remplit la fonction. » A la remplir, il mettait une régularité et une méthode qui déroutaient parfois ceux qui le connaissaient mal. On le vit bien à la Compagnie d'Orléans, où il exerça pendant quinze ans, à la suite de son maître Gallard, les fonctions de médecin en chef. On le vit bien, ici même, lorsqu'il fut élu, en 1900, secrétaire général de notre Société. Quelques-uns se demandaient si l'assiduité hebdomadaire et le reste ne lui deviendraient pas bientôt à charge : ils se trompaient. Segond est resté un modèle pour ses successeurs.

Malgré tout, on croyait volontiers, et sans trop de déplaisir peut-être, que les portes de la Faculté lui seraient malaisées à franchir. Il en semblait lui-même convaincu, tout au moins en prévenait-il depuis longtemps, avec quelque ironie, les internes qui venaient s'inscrire dans son service. A la mort de Tillaux, en 1905, il se décida; il entreprit un matin la tournée de visites traditionnelles. « Tous veulent de moi », disait-il le soir, en rentrant chez lui. Et, quelques semaines plus tard, en effet, tous ou presque tous lui donnaient leurs voix.

C'était à la chaire d'opérations et appareils qu'il avait été appelé. Tout de suite il eut la coquetterie de montrer que, pour être depuis si longtemps gynécologiste, il n'en avait pas moins gardé l'esprit, la science et la pratique de la chirurgie générale; il consacra son premier cours au traitement des fractures.

Il y déploya cette clarté lumineuse, cette verve, cet entrain, cette exubérance de parole et de gestes qui passionnaient la leçon, si banal et si aride qu'en parût le sujet. Sa méthode ne changeait pas ; homme d'action, s'il en fût, il sentait la vanité des cours érudits et tout d'une venue, qui ressemblent à des lectures et s'écrivent comme des dictées ; il voulait démontrer quelque chose, apprendre quelque chose à ceux qui l'écoutaient et, ce point, cette donnée, cette conclusion pratique, il y revenait maintes fois, sous toutes les formes, avec des exemples multipliés, et dans une ardeur de plaidoirie, si je puis ainsi dire, qui frappait, séduisait, entraînait. C'était un magnifique enseigneur, et qui, bien conscient des bornes et de la valeur exacte de l'enseignement oral, y faisait preuve d'une admirable maîtrise.

J'ajoute qu'il préparait ses leçons. Il avait même projeté de publier son cours sur le traitement des fractures, et j'ai vu, entre les mains de son fidèle collaborateur, le Dr Lenoir, une riche collection de dessins qu'il avait fait faire dans ce but. Le projet n'eût pas de lendemain.

Paul Segond ne devait occuper, du reste, que peu de temps la chaire de médecine opératoire, et il ne tardait pas à devenir pro-

fesseur de clinique. Quitter la Salpêtrière où il avait vécu depuis 1895, et ce pavillon Osiris qu'il avait fait construire, ç'eût été là pour lui un sacrifice insurmontable ; il le crut, du moins, et, sans grande peine, il obtint le transfert de la chaire de clinique. Ce fut grand dommage.

En 1909, il était entré à l'Académie de médecine. Deux ans plus tard, il eût une dernière joie : il fut élu président de l'Association française de Chirurgie. Cet hommage lui était allé au cœur ; on s'en aperçut à l'émotion de son discours inaugural et encore au ton des remerciements qu'il adressait, le soir, à toute une assemblée d'amis. Ceux qui, par curiosité d'esprit, ou par tristesse d'âme, cherchent à lire les hommes, furent même un peu effrayés de cette joie, excessive de forme et d'expression. Ne cachait-elle pas quelque angoisse inavouée ? Rien n'en apparaissait, toutefois, et Segond restait aussi actif et aussi brillant que jamais.

A quelque temps de là, il avait eu pourtant, dans un cercle de collègues, une première crise révélatrice ; il avait demandé le secret. Une autre crise était survenue, et, à certains indices, la menace s'était accusée. Du repos et des soins l'eussent conjurée peut-être, mais Segond n'était pas de ceux qui acceptent d'être soignés ; vaillant et fort comme il l'avait toujours été, il tenait la maladie, connue et avouée, pour une déchéance ; il voulait avant tout ne pas déchoir, et ce privilège lui fut accordé. Il savait ce qui lui était réservé, il s'en était ouvert à ses intimes, et, de temps en temps, une brève allusion trahissait le fond de sa pensée. Il mourut en beauté, discrètement ; on apprit en même temps sa maladie et sa fin, et ce fut une stupeur.

*
* *

Et maintenant, que reste-t-il de lui ? La voix s'est tue, la main s'est refroidie, et, plus tard, la vivante image, qui nous est encore toute présente, s'estompera de plus en plus. Quelle part lui reviendra, à ce grand ouvrier, dans l'évolution chirurgicale moderne ?

Son nom demeure attaché à une opération, qu'il n'avait pas créée, mais qu'il avait faite sienne : l'hystérectomie vaginale. Elle a vieilli, comme tout vieillit et passe, et cela est bien, dit-on, parce que le progrès s'affirme ainsi ; elle fut bienfaisante, à son heure, et Segond garde le haut mérite de l'avoir intronisée.

Le souvenir ne s'est pas perdu de cette communication retentissante qu'il fit à notre Société en 1891 sur l'opération de Péan appliquée au traitement des suppurations péri-utérines. La technique en était mal connue, et le nom du créateur ne laissait pas, dans les idées du temps, que d'éveiller certaines défiances et cer-

taines préventions. Segond ne s'en inquiéta pas, et, avec la belle assurance et la sereine équité dont il ne se départit jamais, il exposa ce qu'il avait appris en voyant opérer Péan. Il rapportait 23 interventions personnelles; il en décrivait avec tant de clarté le manuel opératoire, il en faisait ressortir si nettement les indications et les avantages, que l'opération en fut toute rénovée, et que, d'emblée, elle prit aussi son nom.

Dès lors, la discussion était ouverte, et une campagne des plus ardentes se poursuivait. Segond reprend et défend son hystérectomie; les faits se multiplient entre ses mains ; trois ans plus tard, il écrivait la préface d'une thèse qui avait pour base documentaire ses 200 premiers cas: celle de son élève Baudron.

Bien qu'il eût fait, avec le temps, une place de plus en plus large à la laparotomie, il garda toujours une prédilection pour l'opération vaginale ; il l'appliquait, du reste, avec un art incomparable, et c'était merveille de suivre l'alerte et délicate besogne de ses doigts. On rappelait jadis avec humour combien il aimait les gros instruments, les clamps robustes, les larges manches où la poigne s'exerce ; autant l'appareil instrumental était massif, autant la dextérité était fine, et, en quelque manière, spirituelle. Les hommes se retrouvent dans ce qu'ils font de mieux: on retrouvait Segond tout entier dans une hystérectomie.

Il appliqua de même l'ablation par voie vaginale au cancer et au fibrome, et il en précisa la technique. Pour les fibromes, en particulier, nous ne devrions pas oublier les services que nous rendirent, à une certaine époque, la section médiane antérieure et le morcellement.

A mesure que son expérience pratique grandissait, il s'attacha de plus en plus à réduire la mutilation dans le traitement opératoire des fibromes; tels étaient le sens et le but du mode opératoire qu'il défendit, et qu'il fit exposer par son élève Dartigues: l'énucléation après hystérotomie cervico-vaginale.

Il ne se montra, du reste, nullement hostile ni réfractaire à la voie haute, et, parmi nous, il a préconisé et décrit, un des premiers, l'hystérectomie abdominale par le procédé américain.

Sa trace est marquée dans toutes les questions de gynécologie opératoire, et, sans les reproduire toutes, je n'aurais qu'à citer son lumineux rapport de 1898 sur le traitement des grossesses extra-utérines, pour remémorer l'esprit pratique, la méthode, le sens des réalités, si je puis dire, dont il faisait toujours preuve.

Et je voudrais noter ici une bienfaisante et féconde collaboration de quinze ans : celle qu'il entretint à la Maison d'accouchement Baudelocque avec le professeur Pinard. Il y trouva matière à de nombreuses interventions de salut, qu'il énumérait lui-même

sous ce titre : Chirurgie et puerpéralité. « Nul plus que lui, écrivait M. Pinard dans la touchante leçon qu'il lui consacrait, nul plus que lui ne se montra fidèle à notre devise, qui définit, de la façon la plus concise et la plus éloquente, le rôle du médecin : tout faire pour conserver la vie. »

Oui, telles étaient bien sa suprême pensée et sa constante raison d'agir. Or, s'il était gynécologiste, et l'un des meilleurs de son temps, je tiens à redire qu'il était, avant tout, chirurgien.

Que de travaux en témoigneraient! Et, tout d'abord, ses deux thèses : sa thèse de doctorat sur les abcès chauds de la prostate et le phlegmon péri-prostatique; sa thèse d'agrégation, restée fameuse, sur la cure radicale des hernies.

Ses contributions à la chirurgie des voies urinaires lui avaient créé une autre spécialité dans l'esprit de ceux qui veulent à tout prix spécialiser le talent, et durant quelques années il passa pour l'héritier présomptif de son vénéré maître Guyon. Il laissait dire, et j'ai des raisons de croire qu'il n'y pensait guère.

Toute une série de techniques opératoires originales lui sont dues, et, par la diversité de leur but et de leurs applications, illustrent bien cette généralité de l'effort dont je parlais. Qu'il me suffise de citer son opération de l'exstrophie vésicale, son procédé de traitement des fistules recto-vaginales par l'abaissement de la paroi rectale antérieure, sa méthode d'extirpation du rectum avec conservation du sphincter; enfin, bien loin de là, sa résection du nerf maxillaire supérieur et du ganglion sphéno-palatin par la voie temporale.

Un jour, opérant une occlusion chronique, il eut l'idée d'utiliser l'appendice, au lieu d'ouvrir le cæcum, et d'en faire un tube de drainage intestinal : c'était l'appendicostomie. Il y revint à plusieurs reprises, et l'on sait quelle fortune était réservée à l'opération dans le traitement des colites chroniques; il eut l'occasion de l'exposer lui-même au cours de son rapport de 1911.

Dans l'appendicite, il avait pris parti depuis longtemps; il défendait résolument l'opération immédiate, l'opération à chaud, et Dieulafoy n'eut pas de meilleur ni de plus éloquent adepte dans l'ardente campagne qu'il avait entreprise.

Enfin, qu'on ouvre nos Bulletins des vingt dernières années : on verra quelle part il sut prendre à toutes les discussions générales, un peu « réactionnaire » parfois, et témoignant un réel plaisir de l'être, mais toujours plein de sens, de clarté, d'à-propos, et tout près de la vie réelle.

*
* *

Quoi qu'il en soit, l'œuvre écrite de Paul Segond ne reflète qu'à

demi son action chirurgicale. Il n'a pas laissé de gros livres et son nom n'a servi d'enseigne à aucune encyclopédie. Le temps lui manquait, disait-on, la clientèle et la vie l'absorbaient trop. C'était vrai; mais, ce temps si rare, il savait le prendre de haute lutte, lorsqu'il le jugeait utile; et une autre raison était à invoquer, honorable et belle, que ses intimes seuls connaissaient. Il était de ceux qui écrivent avec douleur, parce qu'ils ont le respect et la passion de notre langue, et lui, qui eût toutes les fiertés et toutes les délicatesses françaises, ne renonça jamais à celles-là.

Il mettait, du reste, tant de vie dans ce qu'il écrivait qu'on garde toujours l'illusion de l'entendre, lorsqu'on le lit. Volontiers, il prenait le ton de la polémique, et d'une polémique aussi acérée que courtoise. On ne se souvient plus guère, je pense, de sa lettre à M. Pozzi sur l'hystérectomie dans les lésions inflammatoires des annexes; elle date de si loin, de 1891, et le sujet en est tellement vieilli et désuet. Qu'on la reprenne pourtant, et qu'on relise d'abord l'article auquel elle répondait; « le vagin est un gouffre où s'enseveliront les plus impardonnables erreurs », avait écrit Pozzi. « Ne m'accusez plus, cher ami, d'avoir creusé le moindre gouffre, répondait Segond; souvenez-vous que la laparotomie a, tout comme l'hystérectomie, ses écueils, ses dangers, ses difficultés ou même ses impossibilités, et concédez-moi que, pour un chirurgien comme vous, habile de ses mains et pénétré des devoirs de sa mission, le vagin n'est pas plus un gouffre que la région sus-pubienne n'est un abîme. »

Voilà le mot final, un peu massif, qu'il affectionnait, et qui, parfois, surprenait et choquait presque; il avait su l'amener si habilement, qu'on l'acceptait tout de suite, et que le sourire servait à la démonstration.

Et ces retours d'ironie, ces trouvailles d'esprit latin, il en émaillait jusqu'à ses meilleures pages de finesse et d'émotion. La préface qu'il écrivit en tête des Cliniques de Trélat peut être tenue pour un des plus beaux et des plus fidèles portraits du maître, qu'il avait compris mieux que personne; il y rappelle que Trélat, à une certaine heure de sa carrière, fut tout près du Parlement : « Heureusement, s'empresse-t-il d'ajouter, il s'est contenté de parler politique, et d'en parler fort bien; mais, par bonheur pour notre Faculté, il est resté chirurgien. »

Vous vous souvenez du charme qu'il sut mettre aux Éloges de Desprès, de Tarnier, de Nicaise, de Bouilly, de Panas. Il les avait imprégnés de tendresse, et, à l'entendre décrire la fin stoïque de Bouilly, bien des yeux se mouillèrent. La figure étrange de Desprès l'avait tout particulièrement attiré, et, dans l'ardent plaidoyer qu'il lui consacra, on le retrouve lui-même tout

entier, avec son esprit de justice combative, volontiers frondeuse.

A propos de Tarnier, le dernier des chirurgiens-accoucheurs, c'est un autre son qu'il nous fait entendre. Ecoutez ces phrases vibrantes : « Grâce à Tarnier, nous gardons le droit précieux de pouvoir affirmer toujours que, si la race des chirurgiens-accoucheurs n'est plus, ce n'est point du tout, ainsi qu'il arrive, parce que ses derniers rejetons furent insuffisants, dégénérés ou dystrophiques. C'est, au contraire, en pleine et vivante sève qu'elle se vit fauchée ; et, n'en déplaise à ceux qui lui portèrent le dernier coup, lorsque vint ainsi pour elle l'heure de renoncer à tout lendemain, il est bien vrai qu'elle sut, en guise de revanche, échapper à la fin misérable que, sans doute, on lui souhaitait, pour s'éteindre, à la manière d'un beau jour, sous les chauds rayons d'un lumineux soleil couchant. »

Voilà Segond, le Segond que nous aimions tant. S'il parlait en écrivant, c'était surtout par la parole, par sa parole chaude, expressive, émouvante, entraînante, que se traduisait « la force qui était en lui ». Que de souvenirs nous viennent d'un passé si proche, et si lointain, hélas ? Le voyez-vous monter à notre tribune, sans hâte : il débute d'un ton un peu sourd et d'un air un peu hésitant, mais déjà l'éclair du regard et la mimique des traits dénoncent ce qu'il va dire. Très vite, la voix acquiert toute son ampleur, elle se fait ironique, elle s'indigne, et les observations se multiplient en un raccourci vécu, et les conclusions se dégagent, très nettes, très franches, très crânes, et gardant même ces dehors de crânerie, lorsqu'elles s'éloignent peu, en somme, de l'opinion générale. C'était un splendide jouteur, et qui ne se donnait jamais à demi ; il n'était pas disert et châtié comme Reclus, mais les heurts et les surprises du discours n'en créaient qu'une attirance plus vive.

Il improvisait, dans un certain sens, tout au moins ; je veux dire que, à part quelques leçons d'apparat — et qui ne furent pas nécessairement ses meilleures — il n'écrivit jamais d'avance. En eût-il trouvé le temps, qu'il eût été incapable de le faire, ou, pour mieux dire, de s'en servir. Il n'avait rien, certes, de ces récitants magnifiques, dont la mémoire et l'art sont tels, qu'ils jouent tout naturellement et de prime saut la pièce depuis longtemps élaborée.

Mais, s'il improvisait la facture, il avait toujours, en conscience, tissé la trame. Certes, il savait se faire aider, et je crois qu'il me tiendrait rigueur, si je ne citais pas les noms de Lenoir, Le Masson, Thierry de Martel, — qu'il appellerait aujourd'hui son héros, — Katz, ses élèves chers et les confidents de sa pensée. Mais c'était lui, toujours, qui façonnait l'ouvrage. Il traçait à peine quelques

notes brèves, indéchiffrables; et, l'heure venue, il laissait tout cela, et se livrait à la joie de dire. Et c'était justement parce que la parole lui était une allégresse qu'il exerçait tant de charme et tant de puissance. Oh! je sais ce que chuchotaient les hommes de science intégrale et d'esprit froid! Sa robuste encolure, les brusques élans de sa voix, et jusqu'à l'émotion dont il ne se défendait jamais, lui créaient, sans doute, à leurs yeux, une originalité, mais qu'ils se refusaient à comprendre et à priser justement.

Ils furent eux-mêmes conquis à certaines heures. Rappelez-vous les obsèques du chirurgien martyr, Guinard : la cour de l'Hôtel-Dieu est remplie de collègues, d'amis, d'élèves, et, aux galeries, les malades se pressent; une tribune a été dressée face au cercueil; les orateurs s'y succèdent pour saluer l'assassiné. Segond y paraît enfin : il est pâle, défait; il parle de toute sa voix, dont les rauques intonations dénoncent son trouble; il recherche les origines sociales du crime, il met à nu et stigmatise les jalousies et les haines, il dévoile les menaces de l'avenir. Sa parole est heurtée, rude, ardente, violente; il improvise bien, cette fois, et de tout son cœur; et tous les cœurs frémissent avec le sien.

Un peu écarté, j'avais près de moi une vieille femme du peuple, dans son habit d'hôpital; elle contemplait Segond de tous ses yeux, et, sur la fin, je l'entendis murmurer : « Qu'il est beau! » Elle n'avait pas compris tout ce qu'il disait, et peut-être, dans son humble sort, était-elle peu touchée de si lointaines misères; mais elle avait senti tout ce que cet homme avait d'humain. Et c'est pour cela qu'il était beau.

Que de fois cet hommage tout simple de la femme du peuple fut aussi le nôtre, sous les apparences de critique et d'analyse? Et voilà pourquoi, depuis de longues années, Segond était devenu celui qui parle au nom de tous, celui qu'on veut entendre et qu'on appelle, parce qu'il sait, mieux que personne, faire vibrer la pensée commune.

A l'entendre, on se méprenait, du reste, parfois. Sous les entraînements du verbe se dérobaient une finesse extrême, un esprit des plus avertis; et, même dans les improvisations les plus inattendues et les plus débridées, quelque pointe aiguë, quelque allusion en témoignaient. Son bel aspect de force, d'entrain, de gaîté le faisait passer pour un heureux du monde. Etait-ce vrai? Et cette exubérance de vie extérieure n'eût-elle pas souvent d'intimes raisons d'angoisse?

Cet homme était trop bon pour être heureux; il avait trop de cœur, de sensibilité, de loyauté, de fierté, pour prendre part aux tranquilles agapes des indifférents et des désabusés. C'était une

de ces âmes d'élite que toute douleur émeut, que toute larme attendrit; il avait l'horreur instinctive de la souffrance humaine.

On le savait, on en abusait : qu'importe ! Cette exquise bonté, qui était chez lui un besoin de nature, n'en était pas moins des mieux éclairées : on ne le trompait pas, il se laissait tromper, quand il le voulait. Jamais il ne sut enrayer l'argent qui roule, et qui roula, du reste, à flots, entre ses mains; et, si j'osais soulever un coin du voile, que de touchantes histoires j'aurais à raconter. C'est qu'il n'avait pas seulement la générosité large et facile; il avait la « manière », le geste qui console et le mot qui relève. Un jour qu'il sortait d'une maison de santé, un gueux se présente à lui; il tire un billet bleu : « Tiens! mon vieux, lui dit-il, aujourd'hui, du moins, tu te croiras riche ! »

Sa charité morale fut plus belle encore. Elle trouva journellement à s'exercer dans tous les milieux; mais, « répandu » comme il l'était, il connut de tout près les hautes misères et les brillantes détresses. Il sut consoler et sauver, et c'est pour cela qu'il fut tant aimé.

Depuis longtemps, il avait, suivant l'expression de Reclus, « brûlé quelques-uns des dieux qu'adora sa jeunesse », et ses amis de toujours s'en étonnaient. Il était devenu traditionnaliste, épris d'autorité ; il mettait, à défendre ses idées, une vigueur et une passion singulières, et, volontiers, il jetait l'anathème et vouait aux gémonies. On comprenait mal cette évolution ; on la comprend aujourd'hui. Paul Segond était de ceux qui, à travers les brumes et les rêves, n'avaient jamais cessé d'apercevoir les fatalités de l'avenir. Il avait su résister au mirage humanitaire qui attirait tant d'esprits, et les décevantes promesses de fraternité universelle n'avaient pu lui faire oublier les sinistres recommencements de l'histoire et ces ressauts de barbarie dont la répétition semble inéluctable et fait mentir toutes les philosophies.

Patriote passionné, il ne s'était jamais départi de la méfiance que lui inspiraient les hommes et les choses d'Outre-Rhin ; il savait ce que masquaient de rapacité les dehors de science, ce que masquaient de haine les courtoisies affectées. S'il avait vécu, quelles eussent été ses angoisses, ses douleurs et ses fiertés, dans cette guerre qu'il sentait proche et dont il avait mesuré l'enjeu, dans cette guerre de races qu'il avait si bien prévue !

Alors que notre race, à nous, race de preux et de justes, radieuse et rajeunie par l'épreuve, grandit chaque jour, le moment était bien venu de rappeler cet homme, qui en fut un type accompli, et, devant sa haute et noble figure, de saluer les glorieuses espérances de la Patrie régénérée.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 19446.